

# L'EFFONDREMENT: DYSTOPIE DU 21<sup>ème</sup> SIÈCLE...

Sans remonter trop loin dans le passé, les peurs collectives alimentant des dystopies reviennent régulièrement en Occident. Le 19<sup>ème</sup> siècle avait droit aux effrois du romantisme, puis au péril jaune. Les théories de la décadence ont alimenté le fascisme brun, lui-même agitant d'autres menaces au cours du 20<sup>ème</sup> siècle. Après l holocauste atomique de 1945, «l'hiver nucléaire» devait surgir de l'antagonisme indépassable de deux empires ou de la folie des «hommes». L'«horloge de la fin du monde» ou «horloge de l'Apocalypse» (*doomsday dock*), conceptualisé en 1947 par des spécialistes américains de l'atome, avait même enclenché le compte à rebours. Elle est désormais abandonnée depuis que les partis écologistes, sous l'impulsion des *Grünen* allemands alors au pouvoir, ont renoncé à l'écolo-pacifisme en soutenant l'OTAN en 1999 (interventions en Yougoslavie et en Afghanistan, d'abord). Depuis deux décennies, cette horloge est remplacée par le «jour du dépassement» puisque l'humanité consommerait davantage que ce que la planète peut lui fournir.

Le nouveau cadre est tracé: celui de l'effondrement, rien moins que l'annonce de la fin de la civilisation industrielle, ou post-industrielle, c'est selon. Comme toutes les peurs, celle-ci a des fondements objectifs, mais souvent amalgamés dans une grande confusion scientifique et dans l'outrance idéologique.

En 1990, l'écologiste Edward «Teddy» Goldsmith (1928-2009), milliardaire et directeur de la revue *The Ecologist*, nous annonçait déjà qu'il nous restait «cinq mille jours pour sauver la planète». Si nous faisons correctement le calcul, nous avons déjà largement dépassé la date-butoir. L'humanité ne va pas forcément mieux, mais la planète est toujours là, tandis que Teddy Goldsmith a eu la chance de ne pas assister à la catastrophe finale puisqu'il est décédé dans sa magnifique villa toscane où il s'était retiré.

## Club de Rome, club capitaliste

Mais comment donc, tout irait bien Madame la Marquise sur le plan de l'environnement? Non, pas du tout. Mais il faut savoir de quoi l'on parle, sur quelle base, et pourquoi. L'actuelle collapsologie se présente, d'après son petit manuel éponyme publié en 2015, comme un «rassemblement de travaux épars» dans le but de «nous éclairer sur ce qui nous arrive» et de savoir s'il est «possible de vivre un effondrement "civilisé"». À la place du registre métaphorique de l'horloge de l'Apocalypse atomique, elle cherche à quantifier scientifiquement ce qui se passe. Sa principale base d'information, sa bible et sa boussole, est le *Rapport Meadows* (1972), commandé par le Club de Rome. Tout son argumentaire tourne autour de ce document fondateur, plus ou moins complété depuis. Il en garde la logique profonde, mélange l'avéré, les demi-vérités, les approximations, le non-vérifié ou le faux.

Cette référence pose au moins deux problèmes. Car qu'est-ce que le Club de Rome sinon une oligarchie recrutant par cooptation des diplomates, des dirigeants politiques, des ingénieurs, des patrons, des hommes d'affaires et des essayistes? Leur ambition - ils ne s'en cachent même pas - est de constituer une élite dégagée des contraintes de la démocratie et à même de gouverner convenablement le monde, autrement dit une instance du capitalisme vert qui a compris qu'il ne fallait pas scier la branche écologique sur laquelle sont assis les profits économiques. Que des anarchistes puissent accorder du crédit à ce Club, prendre pour agent comptant ce qu'il pense et fait, ou méconnaître ce qu'il est en réalité laisse tout bonnement pantois.

Le deuxième problème tient à la conception et à la teneur du *Rapport Meadows*. Il repose sur une vision cybernétique du monde, une approche exponentielle de la croissance, des chiffres qui sont très peu sourcés ou souvent flous, et que ses prospectives se sont largement révélées fausses. Autre problème, on peut se demander si les collapsologues ont réellement lu le rapport, s'ils ont vérifié ses affirmations ou ses prospectives, sans parler des jeunes activistes de XR. Et sans parler des militants anarchistes qui écrivent sur la question.

Que ce soit pour le pétrole, les minerais ou les surfaces cultivées, et même la démographie, il est pourtant facile de voir que le *Rapport Meadows* s'est largement trompé, pour ne pas dire fourvoyé. Il suffit de le lire sérieusement. De même qu'il faut analyser sérieusement l'état de la planète ou, pour le dire mieux, de l'humanité car il semble que le sort des milliers de Syriens est en soi beaucoup plus préoccupant que le manque de neige dans les stations de ski françaises de moyenne altitude.

Le radoucissement des hivers en France métropolitaine devrait même être considéré comme une bonne nouvelle car diminuant la facture énergétique et réduisant la pression sur la ressource. Mais aussi bien les pétroliers, les nucléocrates que les collapsologues se gardent bien de s'en féliciter car cela contreviendrait, pour chacun, à leur posture, et à leurs intérêts. Les premiers ont besoin que nous consommions beaucoup tandis que les seconds doivent dire que tout va mal et que la planète est foutue. Quant à la prophétie du *Pic pétrolier de Hubbert*, elle est dépassée, sinon fausse. Le monde croule sous le pétrole tandis que la transition énergétique s'opère régulièrement à coups d'énergies renouvelables et, surtout, d'électro-nucléaire (question sur laquelle le Petit manuel de collapsologie est résolument muet).

## Le programme du capitalisme vert

Mais les rapports du *Club de Rome Meadows*, ceux du *Worldwatch Institute* ou même ceux du GIEC n'ont pas seulement l'ambition de nous dresser un état des lieux, car il s'agit aussi de faire passer le programme du capitalisme vert. La bataille est en effet féroce entre États, entreprises et lobbies pour gérer les ressources ou l'énergie. Elle voit s'affronter secteurs contre secteurs, hydrocarbures, nucléaire et renouvelables, Europe, États-Unis, Chine, Russie. La transition énergétique nécessite des investissements colossaux, elle a besoin d'accroître l'extorsion de la plus-value via les travailleurs et les consommateurs, le tout dans une concurrence impérialiste entre les anciens pays industrialisés de la *Triade* et les nouveaux incarnés par les *BRICS*. Dans cette compétition, la nature (le climat y compris) est un enjeu. L'épouvantail communiste a disparu, à part la Corée du Nord qui justifie la course aux armements avec quelques nouveaux États-voyous (*rogue States*) comme l'Iran. La Chine populaire s'est même convertie aux joies du marché grâce à un appareil d'État qui fait saliver bien des dirigeants de l'ordo-libéralisme occidental. L'épouvantail terroriste-djihadiste ne suffit pas à faire passer le nouvel agenda économique dirigeant, au-delà d'un renforcement des états d'urgence.

Puisque la théorie du ruissellement ne convainc plus les salariés ou les chômeurs des pays anciennement industrialisés, le culte de l'urgence écologique et de la proximité apocalyptique vient à point. On peut même dire qu'il est en passe d'être dominant, avec ses icônes (Greta Thunberg), ses cérémonies (les COP), ses relais dans les médias qui vivent du sensationnel et de la peur (en plus, ça peut rapporter de l'argent car «ça marche!», ça fait vendre), sans oublier ses bénéfices quotidiens (les petits et grands gestes «pour sauver la planète»), et même la pseudoradicalité de ceux qui y croient. Quant à ceux qui réfléchissent autrement, il ne manque pas de quelques nostalgiques du terrorisme intellectuel de les mettre au pilori en brandissant, à l'instar du moindre journaliste d'une «chaîne d'info», l'accusation de complotisme ou de climatoscepticisme pour mieux masquer la paresse de leur pensée.

Mais pourquoi cela marche? En mettant de côté la nouvelle fenêtre de l'opportunisme politique pour les petites ou grandes carrières, on peut y voir deux raisons: sociale et culturelle.

Le culte du malheur, avec ses prophètes, ne puise pas socialement chez les personnes qui sont en butte aux soucis matériels du quotidien, que ce soit dans les pays anciennement industrialisés ou les autres. Le slogan lancé par le mouvement des *Gilets* insistant sur «*la fin du mois avant la fin du monde*» a d'ailleurs montré où se situaient les revendications sociales en France, ce qui a suscité une contre-offensive médiatique et idéologique de grande ampleur pour tenter d'annihiler ce slogan écologiquement mal venu des *Gueux du 21<sup>ème</sup> siècle*.

Les prophètes de la collapsologie relèvent bien, ce n'est pas leur faire injure que de le souligner, d'une classe moyenne, voire supérieure, souvent aisée, instruite, dotée d'un fort capital culturel et intellectuel. Qui ne connaît pas grand-chose de la misère, mais qui spécule sur elle - comme l'ont fait les leaders gauchistes de *Mai 68* dont la plupart ont depuis jeté leur gourme. Là où leurs grands-parents ont gardé de la guerre un souvenir de manque et de ventre vide, d'où leur saut dans le consumérisme des *Trente Glorieuses*, là où leurs parents plus ou moins soixante-huitards s'en sont gaussés, la nouvelle génération, celle des collapsologues, flippe.

Marx est mort et enterré, le djihad fait peur, le chômage de masse dont tous les dirigeants promettent

la fin est toujours là. Le monde informatique est adopté par ceux-là même qui pensent le rejeter, mais qui disposent d'ordis, d'e-mail, de Wifi ou d'I-phone. Le sauvetage de la planète apparaît comme une noble cause. Son avant-garde, parfois raillée ou peu écoutée comme toutes les avant-gardes au début, mobilise le prisme apocalyptique. Elle cultive la dystopie, elle l'annonce pour mieux s'en préserver, à moins qu'elle n'en soit fascinée.

### **Au-delà de la villa toscane de Teddy Goldsmith**

La seconde raison pose la question du substrat culturel. La collapsologie puise en effet ses racines en Occident, avec ses mythes du Déluge, de l'Apocalypse, de la Cité radieuse, de ses millénarismes. Elle excite Hollywood avec *Une vérité qui dérange* promue par le politicien évangéliste Al Gore, les films de fin du monde ou de survivalisme, avec leurs déclinaisons de social-darwinisme à peine tempéré par le geste de solidarité. Cinéastes, écrivains, photographes, essayistes, artistes et land-artistes peuvent d'autant plus déployer leur imagination, parfois avec talent, qu'un certain public y est préparé, disposé, et ré-enchanté dans le drame.

C'est le grand retour des prophètes de malheur qui, par rapport aux époques antérieures, revêtent cependant un nouveau profil. Car la religion n'y est guère invoquée frontalement, sauf chez les croyants comme Pierre Rabhi, Jean-Pierre Dupuy qui glose sur un «*catastrophisme éclairé*» (formule qui fait penser au communisme ou au capitalisme à «*visage humain*»), Hervé Kempf qui organise des réflexions sur l'écologie avec les instances ecclésiastiques ou même, le sait-on, Bruno Latour. N'oublions pas les glorieux prédécesseurs comme le personnaliste protestant Jacques Ellul ou bien le catholique ami de Paul VI, Ivan Illich, dont quelques militants charitables feignent de ne pas voir qu'il a été vice-recteur d'une université catholique, comme si la foi de ces deux-là n'influençaient pas leur pensée écologiste!

Le substrat monothéiste dans lequel baignent encore des générations entières en Occident est réactivé sous une nouvelle forme. La peur de la mort et de l'apocalypse renvoie à l'eschatologie biblique et post-biblique, y compris dans ses versions marxisantes (la fin inéluctable du capitalisme). Elle appelle des prophètes qui n'évoluent plus seulement dans un monde religieux ou ecclésiastique, mais au sein d'une civilisation dominée par la science et la techno-bureaucratie.

Les nouveaux prophètes demandent donc de croire, mais sans Dieu prégnant, sauf exceptions. Croire en croyant la science ou, plus exactement, en croyant certains savants ou experts. Ils disposent en outre d'une grande vertu pour le capitalisme vert: s'ils peuvent agacer les milieux conservateurs ou les capitalistes à courte vue, ils véhiculent opportunément le principe de la prophétie auto-réalisatrice. En promettant de faire reculer l'apocalypse qu'ils annoncent, les collapsologues forcent l'adhésion, renforcent leur propre autorité même dans les échecs partiels (vous voyez, on vous l'avait bien dit), ils maintiennent la force du pouvoir. La dystopie qu'ils annoncent constitue en réalité l'utopie probable du capitalisme vert.

**Stig THUNBERG.**